aux physiologistes, de me chercher des alliés, et, à vrai dire, je n'ai que l'embarras du choix.

Et d'abord : *ab Jove principium*, je commence par M. Cl. Bernard, ce physiologiste si sagace, si profond, et en même temps si plein de cette prudence philosophique qui voit venir de loin l'abus compromettant que l'on peut faire, dans l'application, de la moindre vérité scientifique. « Je pense, dit l'éminent physiologiste, qu'un médecin expérimentateur qui, au lit d'un malade, ne voudrait employer que les médicaments dont il comprend physiologiquement l'action, serait dans une exagération qui lui ferait fausser le vrai sens de la méthode expérimentale. Avant de comprendre les faits, l'expérimentateur doit d'abord les constater et les débarrasser de toutes les causes d'erreurs dont ils pourraient être entachés. L'esprit de l'expérimentateur doit donc, d'abord, s'appliquer à recueillir les observations médicales ou thérapeutiques faites empiriquement. Le médecin expérimentateur ne devra donc pas être, comme quelques personnes semblent le croire, un certain physiologiste qui attendra les bras croisés que la médecine expérimentale soit constituée scientifiquement avant d'agir auprès de ses malades. L'éducation du savant et de l'expérimentateur (1) ne se fait que dans le laboratoire spécial de la science qu'il veut cultiver..... L'esprit du naturaliste n'est pas celui du physiologiste, et l'esprit du chimiste n'est pas non plus celui du physicien..... Dans l'état actuel de la science biologique nul ne saurait avoir la prétention d'expliquer complétement la pathologie par la physiologie; il faut y tendre

(1) Ces deux désignations s'appliquent évidemment au médecin qui ne peut être savant que parce qu'il expérimente, et qui n'expérimente bien que s'il est savant.

parce que c'est la voie scientifique, mais il faut se garder de l'illusion de croire que le problème est résolu. Si on profite de quelques rapprochements possibles entre la pathologie et la physiologie pour vouloir expliquer d'ensemble toute la maladie (1), alors on perd le malade de vue, on défigure la maladie et *par une fausse application de la physiologie on retarde la médecine expérimentale au lieu de lui faire faire des progrès* (2). »

Je pourrais multiplier ces citations, elles suffisent pour démontrer avec quel soin M. Cl. Bernard se défend d'exagérations dont il n'est pas le complice, mais qui s'étayant sur ses beaux travaux et sur l'impulsion qu'il imprime à la médecine expérimentale, pourraient donner le change sur sa pensée que les exagérations des iatro-physiologistes contemporains ne dépassent pas seulement, mais qu'elles dénaturent. M. Cl. Bernard est, je le répète, dans la mesure philosophique, mais une foule d'enfants terribles dont il est obligé de refroidir le zèle et de gourmander l'indiscrétion, s'emparent de tout ce qui sort de son laboratoire, à l'état de prévision ou de démonstration, et l'introduisent de vive force dans la clinique. Là est l'abus, la fausse philosophie et le préjudice.

Écoutons aussi, à ce propos, un autre physiologiste de talent et dont l'ardeur pour doter la clinique des données du laboratoire n'est pas suspecte. M. Vulpian s'exprime ainsi dans un ouvrage récent sur l'appareil vaso-moteur : « Si, dit-il, la doctrine des nerfs vaso-moteurs offre de nombreuses lacunes et de grandes incertitudes, on conçoit combien il faut être

(1) Qu'on n'oublie pas que, sous cette explication de la maladie, se cache presque toujours l'indication thérapeutique.

(2) Cl. Bernard, *Introd. à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris, 1865, *passim*.

prudent lorsqu'il s'agit d'utiliser les données expérimentales pour l'explication des phénomènes morbides. On sait avec quelle ardeur un certain nombre de médecins des différents pays se sont lancés dans la voie ouverte par les expériences de M. Cl. Bernard et de M. Brown-Séquard. On est bientôt arrivé à admettre que la plupart des troubles morbides de l'organisme avaient pour origine ou pour mécanisme une modification fonctionnelle des nerfs vaso-moteurs. La fièvre, l'inflammation, les hémorrhagies, la dyspepsie, les grandes névroses (l'hystérie, l'épilepsie par exemple), le tétanos, diverses paralysies, le diabète, l'albuminurie et tous ces états pathologiques ou tout au moins leurs principaux symptômes étaient dus, à en croire ces pathologistes, à une perturbation de l'appareil vaso-moteur.

« Et en thérapeutique et en toxicologie que d'assertions téméraires! Le sulfate de quinine a une influence favorable sur la fièvre intermittente parce qu'il agit sur les nerfs vaso-moteurs; la strychnine détermine des convulsions parce qu'elle provoque une dilatation des vaisseaux de la moelle épinière; l'opium est soporifique parce qu'il fait resserrer les vaisseaux de l'encéphale; le bromure de potassium n'exerce son action dépressive sur le système nerveux que par son influence sur l'appareil vaso-moteur, et ainsi de suite pour toutes les substances toxiques et médicamenteuses.

« J'ai toujours lutté, pour ma part, contre cette déplorable tendance à appliquer d'une façon prématurée à la pathologie les données encore incertaines de la physiologie expérimentale. La plupart des assertions qu'on émet ainsi, sans aucune espèce d'esprit critique, sont d'ailleurs absolument dénuées

de preuves : ce sont des conceptions de cabinet comme chacun peut en imaginer à plaisir (1). »

Un autre écrivain dont l'esprit admirablement net et lucide éclaire vivement toutes les questions qu'il aborde, M. Dechambre, avec qui j'ai jadis échangé, dans le journal qu'il rédige, quelques lances sur cette question du *physiologisme* en thérapeutique (2), ne l'a pas cependant répudié moins énergiquement. Qu'on en juge plutôt : « Est-il dans la nature, dans l'essence de la physiologie de contenir toute la thérapeutique? Eh bien non! A moins de se payer de mots, de se contenter d'une formule générale déclarant que tout marche dans la machine vivante par des moteurs qui ne sont qu'à elle et qu'ainsi tout en elle est physiologique, même la maladie, même l'hérédité morbide, il faut reconnaître que la physiologie accessible à nos sens et à notre intelligence ne saurait jamais donner toute la pathologie parce que l'explication de toute la pathologie serait l'explication de la vie elle-même. Aussi loin que puisse aller la médecine expérimentale, aussi grand qu'elle puisse faire légitimement le rôle des phénomènes physico-chimiques, aussi avant qu'elle puisse pénétrer dans la source des activités dynamiques les plus partielles et les plus intimes de l'organisme, c'est-à-dire des activités histologiques, elle arrivera toujours à un voile épais derrière lequel naît et s'informe un être vivant. La physiologie sait et saura mieux un jour comment le plasma apporte aux tissus, à travers les parois vasculaires, les éléments variés de leur nutrition ; mais le dessin de l'ensemble, mais la force qui appelle chaque élément à sa place

(1) Vulpian, *Leçons sur l'appareil vaso-moteur* (*physiologie et pathologie*) rédigées et publiées par le docteur Carville. Paris, 1875. Préface.

(2) Voy. *Gaz. hebd. de méd.*, 1869, t. VI, p. 6 et 33.